

Introduction

François JACOB

Le présent volume a pour vocation première – mais non ultime – d’accompagner l’exposition « La Russie dans l’Europe » présentée à l’Institut et musée Voltaire de Genève du 16 avril au 9 octobre 2010. Le titre dit assez l’objet d’une telle exposition : il s’agit de revoir, pour mieux les comprendre, certaines des images que les Français et, plus généralement, les résidents de l’espace européen francophone se sont, trois cents ans durant, forgées de la Russie. Vaste sujet, pensera-t-on, que n’ont pas épuisé les sommes pourtant considérables que sont toute l’œuvre de Georges Nivat, et en particulier les huit cents pages rassemblées par Vladimir Dimitrijevic dans un volume opportunément intitulé *Russie-Europe, la fin du schisme : études littéraires et politiques*¹, ou les cinq cents pages consacrées par Martin Malia aux rapports de l’Occident et de la Russie². Aussi a-t-il fallu, dès le départ, opérer certaines focalisations salutaires : le premier objectif a tout naturellement été fixé sur les rapports de Voltaire et de Catherine II. N’était-ce pas justice ? Et l’exposition « La Russie dans l’Europe » n’était-elle pas précisément hébergée dans la maison même de Voltaire, aux Délices ?

Les relations de Voltaire et de Catherine II sont, de surcroît, à l’image des relations entretenues par l’Europe occidentale et la Russie tout au long du XVIII^e siècle. Relations d’étonnement, bien sûr, relations d’admiration également, mais relations qui se soldent au bout du compte par un évident quiproquo.

Les Russes font peur à l’Europe. Leur empire est trop vaste, leurs steppes arides et désolées. Et quand, par miracle, ils ouvrent le XVIII^e siècle en édifiant l’une des villes les plus prestigieuses du monde, ils creusent un peu plus, et toujours plus profond, le fossé de leur différence. Paradoxe étonnant,



Catherine II de Russie, gravure du XVIII^e siècle, Institut et musée Voltaire, Genève.

certes, mais dont l'actualité n'a jamais été démentie.

La question que se posaient jadis Voltaire et Catherine II est en effet toujours d'actualité : qu'est-ce qu'un Russe ? Quelle représentation les Européens s'en font-ils, au XVIII^e siècle comme aujourd'hui ? Pourquoi, sur un plan politique, la Russie ne peut-elle intégrer l'Europe ? Pourquoi cette réticence à la faire participer au « concert des nations » qui se dessine, à partir de l'époque des Lumières, dans toute cette partie du monde ? Et comment n'est-on arrivé à se faire de ce vaste empire, en plus de trois cents ans d'histoire commune, qu'une image vaguement nébuleuse ?

L'exposition s'ouvre sur la visite du tsar Pierre le Grand au jeune Louis XV, qui fait également l'objet du tout premier article de ce recueil. Le texte de base, sur lequel tous les commentateurs se sont appuyés, est le récit de la visite impériale par le duc de Saint-Simon, dans ses *Mémoires*. C'est tout d'abord une sorte de récit fantastique, où Pierre apparaît comme un nouveau Pantagruel : « Ce qu'il mangeait et buvait en deux repas réglés est inconcevable, sans compter ce qu'il avalait de bière, de limonade, et d'autres sortes de boissons entre les repas ; toute sa suite encore davantage »³. C'est ensuite le récit proprement dit de la rencontre du tsar et du petit roi (Louis XV a sept ans) qui témoigne à la fois d'une incompréhension mutuelle et d'une affection réciproque – deux paramètres qui se trouveront confirmés tout au long du XVIII^e siècle, et même bien après, s'agissant des rapports de la France et de la Russie : « On fut étonné de voir le czar prendre le Roi sous les deux bras, le hausser à son niveau, l'embrasser ainsi en l'air, et le Roi à son âge, et qui n'y pouvait pas être préparé, n'en avoir aucune frayeur »⁴. Cette vision quelque peu fantastique d'une Russie encore très éloignée dans les représentations sera corrigée par les écrits historiques de Voltaire (au centre desquels *l'Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*), par l'intervention de la Russie sur l'échiquier politique européen, notamment au moment des affaires de Pologne, et enfin par la constitution d'un vaste réseau d'échanges qui trouvera son point

d'aboutissement à l'avènement de Catherine II.

Les spécialistes ont pourtant remarqué que la relation de Voltaire et Catherine II, aussi importante soit-elle dans la correspondance du patriarche, n'atteint jamais en intensité celle que Voltaire peut avoir avec d'autres souverains, à commencer par Frédéric II. Peu ont toutefois tenté d'interroger, au-delà des personnes mêmes de l'écrivain et de la souveraine, la nature de leur échange.

Or il semble que l'on assiste, dans le cas de Voltaire et de Catherine II, à une non-rencontre. Plusieurs facteurs viennent en effet perturber la relation et empêcher que s'instaure un véritable dialogue de fond. Ces facteurs sont, au moins, au nombre de quatre.

Le premier tient à la nature purement épistolaire de leur échange et à ce qu'on nomme, s'agissant d'épistoliers aussi habiles, *l'art de la lettre*. Voltaire et Catherine II s'écrivent-ils vraiment? Bien des lettres de l'Impératrice sont en fait des lettres ostensibles, c'est-à-dire des lettres destinées à être lues par d'autres yeux que ceux du seul destinataire. C'est ainsi que Catherine souhaite, à plusieurs reprises, voir sa correspondance interrompue par le « cabinet noir » afin de diffuser de fausses informations sur le déplacement de ses troupes dans le conflit qui l'oppose aux forces ottomanes. Quant à Voltaire, point n'est besoin de rappeler qu'il est passé maître dans l'art épistolaire.

Deuxième obstacle à une communication plus libre : la question ottomane. Les trois quarts de la correspondance de Voltaire et de Catherine II font référence au conflit qui oppose la souveraine au sultan Moustapha : autre manière, bien sûr, de parler de la France (Voltaire offrant discrètement, voire indirectement ses services pour améliorer les relations de la Cour de Versailles à celle de Saint-Pétersbourg), mais écran à un échange plus approfondi, plus « personnel » de la Dame du Nord et du vieillard de Ferney.

Viennent ensuite, pour mieux brouiller les repères, tous les visiteurs russes qui font, entre 1762 et 1778, le pèlerinage de Ferney, et auxquels s'intéresse Flávio Borda d'Água. Envoyés par Catherine ou poussés par la simple curiosité, ils

font à la souveraine une série de comptes rendus qui modifient en profondeur l'image que l'impératrice se fait du patriarche. Parmi ces visiteurs, signalons en particulier la princesse Dachkova, arrivée à Ferney en mai 1771.

Dernier obstacle, enfin, et non des moindres : la bibliothèque, sujet de recherche, depuis plusieurs années déjà, de Christophe Paillard. Dernier avatar des échanges de Voltaire et de Catherine II, la bibliothèque perpétue la correspondance interrompue par la mort soudaine du patriarche, en mai 1778. Transférée à Saint-Pétersbourg, devenue le symbole parfait d'un homme dont on cultive le souvenir de manière quasi fétichiste, elle marque à la fois la pleine réussite et néanmoins l'échec d'une relation aux contours toujours indécis.

La suite de l'histoire semble confirmer cette hésitation, voire ce quiproquo entre une Russie déchirée par un nationalisme évidemment opposé aux influences occidentales mais dans le même temps attiré par une modernité qui passe obligatoirement par l'ouest, et une France quant à elle en proie à des bouleversements politiques et à une profonde mue idéologique. Catherine, effrayée des excès de la Révolution française, rejette d'ailleurs le modèle européen hérité des Lumières⁵. De 1789 à 1917, les événements ne cessent alors de se répéter : hormis le consensus rendu nécessaire entre 1805 et 1815 par le danger napoléonien, la Russie reste durant tout le dix-neuvième siècle un pays « à part ». Elle ne participe que de loin à la révolution technologique impulsée par l'Angleterre ; elle se tient à l'écart de l'évolution démocratique des monarchies occidentales ; elle perpétue enfin le dilemme qui la ronge entre la tentation d'un détour par l'Occident et celle d'un retour aux valeurs qui ont fondé la vieille et sainte Russie.

Se développe parallèlement, dans divers pays d'Europe, une certaine fascination pour cet empire lointain qui a su conserver, au gré des remous de l'histoire, un système autoritaire. Au moment de la révolution bolchevique, en 1917, se cristallise même une forme de « nostalgie des tsars » évidemment alimentée par la destinée tragique des Romanov. La Russie devient, pour bien des Européens, non plus un



Tsarévitch Alexis Nicolaïevitch, vers 1913, coll. privée.

mystère, mais un mythe. Il n'est, pour s'en convaincre, que d'examiner un instant la manière dont l'image du tsarévitch Alexis hante les esprits et imprime sa marque dans l'imaginaire collectif. Julien Green, dans son *Autobiographie* puis dans le fameux *Journal*, atteste assez de cette présence. Un souvenir d'enfance lui revient ainsi, le 25 juillet 1971 : « En 1912, à Saint-Valéry-sur-Somme, où nous passions des vacances, il n'y avait rien à faire et l'on s'ennuyait ferme. J'allais me cacher derrière des buissons le long d'une route déserte et je pensais à qui ? Au tsarévitch dont j'avais vu une photographie dans une revue. Je disais son nom à voix basse »⁶. L'épisode se trouve reproduit, de manière plus précise cette fois, dans la première partie de l'*Autobiographie* de Green intitulée *Partir avant le jour* : « Je demeurais immobile pendant de longues minutes, rêvant à l'enfant dont je croyais voir le visage. Par une espèce d'hallucination, je me figurais que j'étais loin de Saint-Valéry [...], et que prenant la main du petit garçon vêtu en soldat, je lui parlais. Alors un indicible bonheur s'emparait de moi, mais c'était un bonheur auquel venait se mêler une grande tristesse »⁷. Nombreux sont les romans qui, dès le début du vingtième siècle, vont combiner un regard sur l'enfance malheureuse issu pour l'essentiel de l'Angleterre victorienne à l'image du jeune tsarévitch. Surgissent alors d'autres images d'enfants martyrs – à commencer par le fils d'Ivan, assassiné par Boris Godounov, comme Alexis le fut par les bolcheviks. L'histoire et le mythe tendent à se confondre : on ne sait du reste lequel des deux a prévalu, voici quelques années, lors de la découverte des ossements impériaux, du côté d'Eka-terinbourg.

L'exposition « La Russie dans l'Europe » s'accompagne d'un programme de médiation dont le présent volume, centré sur le seul XVIII^e siècle, ne rend que partiellement compte. C'est ainsi que plusieurs des conférences du cycle intitulé les *Nuits des Délices* ont été consacrées à l'exploration de la Russie du vingtième siècle et de son image en Europe occidentale. À la pointe chronologique de ce vaste ensemble, Georges Nivat s'est proposé d'entrer

dans l'œuvre d'Alexandre Sokurov, dont le film *l'Arche russe* constitue le « fil rouge » de l'exposition ; Marc Élie, spécialiste de l'ère poststalinienne, s'est focalisé sur la libération de détention et le retour à la vie civile de cinq millions de prisonniers du Goulag soviétique après la mort de Staline en 1953 ; Daniel Girardin nous retrace enfin la destinée hors du commun de Pierre Gilliard, ce pédagogue vaudois précepteur des Romanov.

Le présent volume, outre les trois articles cités, accueille les contributions de Catriona Seth sur l'inoculation de la petite vérole en Russie (Catherine II ayant eu, sur ce point, le courage de suivre les préceptes voltairiens) et d'Alexandre Stroeïev sur Robert-Martin Lesuire, personnage tout à fait hors du commun mais certainement pas hors de propos. Il reproduit également un article de l'historien grec Costas Kerofilas primitivement paru au *Messenger d'Athènes*, en 1929, article dont la composition s'étend sur quatorze années, de 1915 à sa publication : il y est question, on s'en doute, des rapports de la Russie aux premiers mouvements insurrectionnels grecs, au XVIII^e siècle, et notamment de la politique « hellénique » de Catherine II. Seules les références bibliographiques de cet article ont été mises à jour. Est-il besoin de prévenir que le texte de Costas Kerofilas se doit d'être lu avec en mémoire le contexte, éminemment douloureux pour l'ensemble de la Grèce, de sa conception ? Nous sommes infiniment reconnaissants aux ayants droit de M. Kerofilas et à M. Ioannis Mazarakis d'avoir permis cette relecture des rapports de la Grèce et de la Russie à un moment où se repose, fût-ce en d'autres termes, la question jamais aboutie de la construction européenne.

Un dernier mot : ce volume est le premier d'une (souhaitons-le) longue série intitulée *Mémoires et Documents sur Voltaire*. Fruit d'une collaboration active entre le service culturel de la mairie de Ferney-Voltaire et l'Institut Voltaire de Genève, les MDV (où se lit un discret hommage au dynamisme éditorial de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève) sont destinés, à raison d'une publication tous les huit mois environ, à fédérer la recherche touchant

Voltaire, le contexte dans lequel il a vécu et son héritage dans la région lémanique et le pays de Gex. Ils se veulent le complément logique et le débouché naturel des programmes de recherche et de médiation culturelle impulsés tant à Genève qu'à Ferney-Voltaire. C'est dire si Voltaire agit, encore aujourd'hui, des deux côtés de la frontière : qui s'en plaindra ?

Genève, décembre 2009.

1. Georges Nivat, *Russie-Europe, la fin du schisme : études littéraires et politiques*, éditions L'Âge d'Homme : Lausanne, 1993.

2. Martin Malia, *L'Occident et l'énigme russe : du Cavalier de bronze au mausolée de Lénine*, collection « L'univers historique », éditions du Seuil, 2003.

3. Saint-Simon, *Mémoires*, édition établie par Yves Coirault, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1986, tome VII, p. 354.

4. *Ibid.*, p. 355.

5. C'est tout l'objet de la pièce de Gérard Chambourg, *le Philosophe et l'Impératrice*, créée au MKhaT à Moscou, en 1993.

6. Julien Green, *Journal*, ix. *Ce qui reste de jour*, dans *Œuvres complètes*, textes établis, présentés et annotés par Jacques Petit, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1977, tome V, p. 610.

7. Julien Green, *Autobiographie. Partir avant le jour*, dans *Œuvres complètes, op.cit.*, tome V, p. 746.